

prier pour le succès de votre grande cause et, si nos chers éprouvés de là-bas nous tendent encore la main, eh bien ! nous saurons nous priver du nécessaire, s'il le faut, pour partager nos pauvres guenilles avec nos chers cousins de la mère-patrie. ” — “ Si nous étions M. Poincaré, ajoute le *Devoir* en publiant cette lettre, nous enverrions la Légion d'honneur au curé de Saint-Thuribe. ” — Vous penserez, comme moi, qu'elle brillerait sur la poitrine d'un bon Français.

Il est une dernière forme de charité, charité d'autant plus précieuse qu'elle est à base de justice, forme délicate entre toutes, que le Canada a pratiquée à notre égard et sur laquelle je veux finir : nos frères d'outre-mer ont compris la France et ils ont su le lui dire. A quel point la France était sévèrement jugée au dehors, quelque peu par sa faute il faut l'avouer, mais aussi par l'effet des calomnies intéressées de ses ennemis, on le sait aujourd'hui. Dès que la guerre eut éclaté, la vertueuse Allemagne tenta de persuader au monde chrétien que la défaite de la France serait la revanche de la morale et de la religion. Des catholiques français entreprirent de réduire à leur exacte valeur les griefs élevés contre leur patrie et de montrer de quel côté était le plus grand péril pour le christianisme et pour l'Eglise. Les catholiques allemands se déclarèrent victimes d'une odieuse agression et dénoncèrent au monde les catholiques français comme des calomniateurs et des fauteurs de schisme. Ils parlaient très haut, ils affirmaient très fort. Entre les assertions des uns et celles des autres, beaucoup demeuraient hésitants. Le cardinal Bégin eut le courage de se prononcer et d'approuver publiquement une brochure qui donnait raison aux catholiques français, “ défenseurs de leur patrie et de la notion traditionnelle du droit chrétien contre les catholiques allemands, trop fascinés — ce sont les propres expressions du cardinal — par les théories ambitieuses du germanisme ”. Et il ajoutait : “ Cette contro-